

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50  
» » six mois, 14 » »  
» » un an, 25 » »

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE-BULLIEN et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFITTE BULLIEN et C<sup>ie</sup> pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 5 Janvier 1867.

### BULLETIN.

Toujours, même incertitude au sujet de l'insurrection crétoise. Les éphémères qui suivent et se démentent, selon qu'elles viennent d'Athènes ou de Constantinople.

Si nos informations sont exactes, dit l'*Avenir national*, le gouvernement français aurait fait des démarches auprès des gouvernements étrangers dans le but de réunir à Paris une conférence dans laquelle on soumettrait à un nouvel examen la question d'Orient; en croire les mêmes informations, les ouvertures du gouvernement français n'auraient été accueillies que par le gouvernement italien.

Il se confirme que l'Empereur Maximilien est définitivement résolu à défendre son trône jusqu'à la dernière extrémité. Cette décision est due, paraît-il, aux instances de Miramon et Mendez qui sont allés à Orizaba le supplier de ne pas abdiquer. La démarche de ces deux généraux a produit une grande sensation dans toutes les classes, par cela même que le premier est celui qui aurait le plus de chances d'être réélu président.

Jusqu'à présent, l'espèce de coup d'Etat pratiqué par le général Narvaez n'a donné lieu à aucune sédition dans la Péninsule. Serait-ce donc que l'Espagne serait lasse des compétitions militaires et qu'il lui plairait d'avoir enfin un gouvernement de fermeté et d'initiative? Nous saurons cela au premier jour. En attendant, voici quelques détails sur l'arrestation du maréchal Serrano et sur les sentiments politiques de la reine Isabelle :

Le 30, dans l'après-midi, le maréchal s'est rendu au palais et a été reçu par la Reine. Il lui a représenté que la marche du ministère tendait à abolir la constitution et à proclamer la monarchie absolue.

« Votre Majesté, a-t-il dit, ne trouvera pas un général qui consente à la suivre sur ce terrain. » — La Reine a répondu : — « Ne crois pas que je veuille ramener l'absolutisme; je ne serai jamais reine absolue. »

Venant ensuite la pétition signée par les députés, le maréchal a dit : — « Si Votre Majesté veut, je lui apporterai cette pièce, et elle en fera ce que bon lui semblera, fusse de la jeter au feu. » — Non! non! a répondu la Reine, je ne veux rien voir. »

Le maréchal, de retour à son hôtel, racontait lui-même en ces termes cette entrevue à ses intimes, lorsque le capitaine-général Pezuela s'est présenté avec un de ses aides-de-camp et la force armée. Après avoir brusquement congédié les assistants, il a arrêté lui-même le maréchal, qui attend à Alicante son embarquement.

Rien toutefois jusqu'à présent ne confirme la déportation ou l'extradition du maréchal Serrano, de M. Rios Rosas et de ses collègues. Nous voulons espérer qu'il ne sera pas donné suite à un pareil dessein.

Une dépêche de Madrid, 4 janvier, annonce que, par ordre de la Reine, le budget de 1867 devra être prêt le 13 de ce mois? Est-ce que, en l'absence du Parlement, le maréchal voudrait établir et percevoir l'impôt par ordonnance?...

Comme une sorte de compensation à ses rigueurs toutes militaires, le ministère de Narvaez s'occupe beaucoup des intérêts matériels des compagnies de chemins de fer espagnols; il parle d'amortir la dette de l'Etat; mais en attendant il emprunte 90 millions sur les marchés français.

La Russie poursuit activement son système de dénaturalisation à l'égard des Polonais. Le cabinet de Saint-Pétersbourg a affecté un capital de 20,000,000 de francs à la société dont le but est de faciliter aux Russes l'achat des domaines dans la Lithuanie, la Russie Blanche, la Podolie, la Volhynie et l'Ukraine. Pour faciliter ses opérations, le ministre lui a offert en outre 2,108,000 fr.

La réorganisation militaire entreprise sous les auspices du ministre de la guerre autrichien, le baron John, préoccupe l'opinion publique à Vienne, au moins autant que la nouvelle ère parlementaire qui va s'ouvrir. Si le système du baron

John arrive à fonctionner, son effet immédiat sera de compléter, pour ainsi dire l'organisation démocratique de l'armée et, du même coup, de démocratiser la nation par le constant rapport établi entre le peuple et l'armée pour la défense nationale.

Il faut, dit le ministre de la guerre dans son rapport à l'Empereur, que la population et l'armée agissent partout de concert, pour se lever en cas de nécessité, comme un seul homme, en vue de protéger l'Autriche un système d'armement réunissant sous les drapeaux tous les éléments populaires, répond seul aux besoins de l'époque.

La réconciliation qui s'opère entre les partis modérés en Belgique n'est pas du goût des exagérés blancs ou rouges. L'*Indépendance belge* termine un article par ces paroles assez énigmatiques : « Nous adjurons tous nos confrères de la presse libérale de s'adjoindre à nous pour punir les trahisons passées et empêcher les trahisons futures. »

### REVUE DES JOURNAUX

On lit dans le *Constitutionnel*, sous la signature de M. L. Boniface :

Le projet de loi sur l'organisation de l'armée rencontre deux sortes d'adversaires : les uns en critiquent l'ensemble ou quelques-unes des principales dispositions, les autres vont jusqu'à nier l'utilité d'une augmentation quelconque des forces publiques. A les en croire, la France peut, avec ses ressources ordinaires et sans le moindre effort, faire face à toutes les éventualités. Il importe de ne pas laisser cette opinion sans réponse parce qu'elle se fonde sur des allégations erronées, méconnaît les leçons de l'expérience, et ne tend à rien moins qu'à nous endormir dans une fausse sécurité.

Et d'abord disons combien il est fâcheux que des hommes animés sans doute des meilleures intentions, mais étrangers aux détails de l'administration militaire prennent sur eux de faire des déclarations d'une telle importance, avant de s'être livrés à l'étude des faits et à des recherches approfondies. Pour refuter leurs assertions nous nous sommes donné plus de

peine : nous avons compulsé les documents du ministère de la guerre.

Dans l'examen de ces questions si graves et si délicates, une observation nous frappe, c'est que les résultats que l'expérience a érigés en principes se trouvent vérifiés tous les jours par les faits. Ainsi, par exemple, l'artillerie a établi comme règle qu'un approvisionnement de trois fusils par homme est nécessaire dans une longue campagne. Ce calcul paraissait exagéré, plusieurs officiers même le révoquaient en doute. Eh bien! la campagne de Crimée en a prouvé la parfaite exactitude. L'expérience nous apprend également qu'il ne faut compter comme combattants que la moitié des hommes soldés. C'est une fatale erreur de croire que 700,000 hommes sous les armes donnent 700,000 combattants. C'est cette erreur qui dernièrement a contribué à la défaite de l'Autriche. Elle avait bien les 700,000 hommes dont nous venons de parler, mais, en déduisant les dépôts, les garnisons et les non-valeurs, elle n'a pu mettre en ligne que 320,000 hommes seulement, dont 140,000 en Italie et 180,000 en Allemagne.

Si nous partons de ces données pour évaluer l'effectif utile de l'armée française en 1859, nous prouverons facilement et l'auteur le prouve en effet, par des chiffres, — que les 639,000 hommes qui étaient alors sous les armes ne pouvaient fournir au-delà de 318,000 combattants. Or, ce chiffre a été insuffisant pour la création, peut-être nécessaire à cette époque, de deux armées, l'une destinée à opérer en Italie, l'autre sur le Rhin.

Quant à l'armée d'Italie, quoiqu'elle atteignit le chiffre de 250,000 hommes, l'Empereur ne put réunir sur le champ de bataille de Solferino que 107,000 hommes.

C'est qu'on ignore combien une armée, même bien composée, voit, en campagne, fondre promptement son effectif, non-seulement par le feu de l'ennemi et les maladies, mais aussi par les nombreux détachements qu'on est obligé de laisser sur ses derrières.

A propos de ce dernier projet de réorganisation de l'armée, l'*Avenir national* s'exprime ainsi :

On se préoccupe beaucoup en Prusse, dit le *Constitutionnel*, de nos projets de réforme militaire, et nos voisins ne dissimulent pas la joie qu'ils éprouvent à la vue de l'opposition que rencontrent les mesures annoncées : « Ils raillent les Français qui se disent et se croient le premier peuple du monde, et qui se récrient dès qu'il s'agit d'étendre l'obliga-

tion du service sous les drapeaux et d'astreindre tous les citoyens à faire partie de l'armée active ou de la réserve. »

Le *Constitutionnel* veut nous prandre par l'amour-propre et nous faire peur de la raillerie prussienne, mais les Français ne sont pas gens à s'effrayer de l'épée du Brandebourg doublé même de celui de la Poméranie; ils ne se refusent pas à modifier leur organisation militaire actuelle, mais ils demandent que cette organisation soit conforme aux changements que les inventions et les idées modernes ont introduit dans la manière de comprendre et de faire la guerre.

La preuve que les Français n'ont pas tout à fait tort, n'en déplaise aux beaux esprits de Berlin et au *Constitutionnel*, c'est la complaisance avec laquelle ce dernier journal énumère dernièrement les modifications introduites dans le projet de loi de la commission : la durée du service, qui, dans l'armée active et dans les deux bans de la réserve, devait être de six ans, est réduite d'une année; au lieu de former deux bans, la réserve se compose indistinctement de tous les jeunes gens de chaque classe que leurs années de trêve n'ont point empêché à faire partie de l'armée active. Dans le projet du

Moniteur, le premier des deux réserves était toujours à la disposition du ministre de la guerre; pour appeler le second sous les drapeaux, un décret impérial devenait nécessaire; dans le projet nouveau, la réserve toute entière ne peut être appelée qu'en temps de guerre, et en vertu d'une loi; le *Constitutionnel* nous promet, en outre, que « les jeunes gens de la réserve seront exercés au chef-lieu du canton de manière à déranger le moins possible leurs travaux habituels; que la garde nationale mobile ne sera astreinte, en temps de paix, qu'à des revues et à des exercices semblables à ceux de la garde nationale actuelle, et qu'enfin tous les jeunes gens appartenant à la réserve pourront se marier dès leur vingt-quatrième année. »

Ce sont là des résultats qui ont bien leur importance, et qui peuvent nous faire prendre en patience les discours des platons des brasseries de Berlin. — Gaillet.

Le même journal se préoccupe de la position précaire des facteurs ruraux :

L'Administration des postes, dans l'évaluation de son budget, avait demandé une somme de 400,000 à 500,000 francs pour venir en aide à la classe si intéressante des facteurs ruraux. Le *Journal des postes* croit savoir que les exigences financières

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 6 JANVIER 1867.

— 29 —

### LE DÉMON DU JEU

— IX —

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 4 janvier.)

Longtemps Julio, un sourire de bonheur sur les lèvres, restait plongé dans une muette admiration; toujours silencieux et peut-être sans se rendre compte de ce qu'il faisait, il se mit à ranger les pièces de mosaïque les unes à côté des autres et parot les compter; puis il les mit en piles d'une vingtaine, puis il les fit glisser d'une main dans l'autre... jusqu'à ce qu'ayant enfin obtenu son désir à ce jeu, il se mit à regarder d'un œil rêveur à ses pieds.

En sortant de cette méditation, il s'écria avec un état de joie :

— Deux cents couronnes ! que vais-je faire avec cela ? comment les dépenserai-je ? Boire du vin, du malvoisie, du muscat, du romane, du vin des Canaries, du meilleur qui donne de la joie et reconstruit le cœur ? Mais, comme cela, je ne trouverai jamais la fin de mon argent. Jouer aux dés pour des florins et des couronnes ? Oui, oui, ce serait le bon moyen

d'être un jour cent fois plus riche ou de ne pas garder un liard. C'est singulier comme la richesse me rend avare et craintif; je ne me sens plus la moindre envie de jouer; non, non, je ne le ferai pas, je m'habillerai comme un gentilhomme, de satin, de velours et de soie; je boirai et je mangerai ce qu'on peut trouver de plus exquis; je vivrai dans la luxe et l'abondance, comme si le monde était pour moi un paradis terrestre. Ah ! ah ! quelle belle vie !

Tandis qu'il poursuivait silencieusement et en souriant la contemplation du bonheur promis, une pensée désagréable lui passa tout-à-coup par l'esprit, un léger cri de surprise lui échappa; il se frappa le front de la main et murmura, tandis qu'une expression de tristesse se peignait sur son visage :

— Je suis pourtant un lâche et un misérable coquin ! ce qui m'inquiète, c'est seulement de savoir comment je dépenserais ou plutôt comment je gaspillerais ce trésor... et il y a loin de moi quelque'un qui, en ce moment peut-être, tend les mains vers moi pour me demander une aumône. Ma pauvre mère ! Dieu sait si elle ne maugue pas de pain ! Si elle accablait de sa malédiction son fils ingrat, ne l'aurait-il pas cent fois mérité ? En vérité, j'ai peur de moi-même ! avec dix couronnes, avec la vingtième partie ce que je vais gaspiller en débauches, elle pourrait, pendant une année et plus, être à l'abri du besoin et de la misère. Pourquoi n'ai-je pas rendu à mon maître une vingtaine de couronnes pour qu'il les lui envoie ? Si je retourne à la factorerie pour réaliser cette bonne pensée ? Impossible; le signor Turchi jeterait feu et flammes de rage, — et d'ailleurs je ne me fie pas à lui. En Allemagne

je trouverai bien occasion de savoir si elle vit encore, et de lui faire parvenir au besoin un bon secours en argent...

Il prit vingt couronnes une par une sur la table, les compta dans sa main, les contempla longtemps avec tristesse, et murmura ensuite en les laissant glisser dans la poche de son haut-de-chausses :

— Vingt couronnes ! c'est une terrible somme; mais cela peut faire le bonheur de ma pauvre mère aveugle. J'ai là dans ma ceinture une poche à part, j'y garderai la part de ma mère...

Son œil s'était de nouveau fixé sur l'argent qui brillait sur la table. Il semblait que la contemplation de l'or l'attristât.

— Comme il a déjà visiblement diminué ! dit-il en soupirant. Je croyais mon trésor inépuisable, et une seule pensée mon enlève la vingtième partie ! N'en irait-il pas ainsi quand je serai en Allemagne ? Le jeu de dés, aidé par le vin, ne me dépourra-t-il pas en quelques mois et ne me plongera-t-il pas dans la misère ? Comme mes idées deviennent sombres ! Tout-à-l'heure, tout me souriait; maintenant, mon esprit est troublé par la crainte et l'inquiétude. Mais pourquoi donc me lamenté ? Le signor Turchi m'enverra d'autre argent quand je verrai approcher la fin des deux cents couronnes. Cependant il ne faut pas trop se fier à cela, le bureau pourrait bien lui abattre la tête d'un coup. En ce cas, cela n'en irait pas mieux pour moi. Je dédaignerais de chasser d'Allemagne et me forcerais de revenir dans les Pays-Bas ou en Italie. Au lieu d'être riche et de vivre dans le luxe, je courrais infailliblement dans la gueule du loup, et la roue ou la potence serait une fin bien méritée. Peut-être ne décou-

vrirait-on pas l'auteur du meurtre de Gerónimo ? Alors je pourrais revenir tranquillement, et mon maître me recevrait avec bienveillance, dans la crainte que je ne révélasse son secret. Cela dépend en grande partie du soin que je mettrai à m'acquitter de la tâche qui me reste à remplir ici. Je la remplirai loyalement et bien. Allons, la vue de cet or ne me cause plus aucun plaisir... Un bon coup de vin et mettons-nous bravement à l'ouvrage !

Il déboucha l'une des bouteilles et la vida presque à moitié. Puis, murmurant à part lui sur la force et la vertu de la liqueur, il mit les pièces d'or dans sa poche, prit la lampe de la table et dit l'œil fixé sur la bouteille :

— Pour jeter le cadavre dans la fosse et combler celle-ci, il ne me faut que quelques instants; mais le reste de ma tâche me prendra certainement plus d'une heure. C'est encore longtemps à être séparé de vous, n'est-ce pas ? Je vais prendre, pour me tenir société, votre compagne à demi-vide : une seule bouteille ne m'empêchera pas de faire convenablement mon travail; au contraire, elle me donnera du courage et de la force... Faisons vite maintenant !

Il remit le bouchon sur la bouteille et plaça celle-ci sur sa poitrine, en-dessous de son pourpoint, puis s'approcha, la lampe à la main, de l'entrée de la cave, et descendit lentement les escaliers.

L'allée souterraine qui conduisait au caveau où Julio avait jeté le cadavre de Gerónimo sur le bord de la tombe préparée, était passablement longue; il eut donc encore le temps de ressentir l'influence de l'énergique vin d'Espagne. Probablement, le coup qu'il avait bu lui avait allégé l'es-

prit et réjouit le cœur; car, non loin du caveau, il plaignait sur ses inquiétudes passées et chanta même les premières notes d'une chanson joyeuse...

Mais la parole expira sur ses lèvres, une violente secousse nerveuse l'ébranla des pieds à la tête et il pâlit d'effroi.

Une autre voix avait répondu à la sienne de derrière la porte fermée de la cave.

Julio, frappé d'un affreux saisissement, fixait son regard immobile vers la cave et s'efforçait de comprendre quelque chose aux paroles indistinctes qui sortaient du fond de celle-ci, derrière la porte.

— Ciel ! dit-il, c'est Gerónimo ! il vit ! Tremblant de tous ses membres, il recula dans le passage souterrain, et s'arrêta la tête baissée à une vingtaine de pas de la cave. Il devait être tout à fait absorbé par une pensée accablante, car son regard fixe semblait interroger le sol, et il était immobile comme une statue.

Enfin un profond soupir lui échappa et il murmura à part lui du ton d'une profonde émotion :

— Que signifie cela ? Le signor disait que, la première fois, son poignard avait rencontré du métal; mais la blessure au cou était à elle seule assez profonde et assez large. Si cette blessure avait frappé entre cuir et chair ? Que faire ? Le laisser vivre ?

Il resta un instant plongé dans une pénible incision.

— Impossible dit-il, ce serait un arrêt de mort pour moi et pour mon maître. Il faut choisir entre sa vie et la nôtre. L'implacable fatalité me contraint; au fond, il ne m'est pas laissé de choix... Un seul coup et c'en est fait ! Allons, allons, n'hésitons pas : mon couteau est bien affilé...